

Aquaforma

Année 1839

Une crue avait frappé, il y a trois jours.

Un torrent de pluie s'était abattu sur le territoire. On parlait de ravage, de perte de récolte, de perte-même de bétail. On était énervé, on était tendu et, on était aussi terrifié. Le soir, on avait chuchoté entre adultes que la catastrophe arrivait.

Enfin... C'était ce qu'Elizabeth avait entendu, avant que papa ne vienne lui fermer la porte au nez en lui priant d'aller se recoucher. Elle n'avait pas pu lui dire, au final, que la pluie allait recommencer.

Aujourd'hui... Le ciel pleurait encore. Elizabeth était accoudée à la fenêtre de la cuisine, ses yeux faisant la courses aux gouttes sur les carreaux. Elle, elle n'aimait pas l'eau. Plus depuis qu'elle avait emporté sa mère. Papa lui avait dit qu'ils ne craignaient rien ici, car la ville était trop haute et trop bien protégée par ses murs. Alors jamais la rivière ne pourra-t-elle passer par-là !

Mais il était pourtant bien agité, trouvait-elle. C'est d'ailleurs parce qu'il arriva en trombes dans la cuisine, qu'elle tourna la tête pour le regarder. Il avait un crayon et un papier en main, alors qu'il s'empressa de compter ce qui se trouvait dans les placards. Il avait la mine serrée, les traits tirés... C'était bizarre, car papa ne se montrait jamais comme ça. Il disait même que montrer la peur était mauvais pour son autorité. Une autorité qu'on ne devait jamais perdre, dans leur lignée.

A eux-deux, ils constituaient la Famille Sourciel, Représentants de la ville. Ils étaient influents par leur capacité à trouver l'eau, un peu comme les chiens trouvaient des truffes. Papa lui avait expliqué qu'il y a quatre décennies, leurs ancêtres s'étaient installés ici, alors que le territoire s'asséchait. Les habitants commençaient déjà à préparer leurs affaires pour quitter les lieux, tandis que d'autres s'accrochaient encore comme ils le pouvaient... Puis, leur famille s'était dévoilée : Munie de baguettes de sourcier, ils avaient réussi à remonter jusqu'à la grande source du village, et avait découvert là-bas l'origine de cet assèchement. Mais, la fin de l'histoire, il lui avait dit d'attendre ses dix-huit ans pour la connaître. Et elle n'en avait que dix pour l'instant... *Le temps était long !*

« — Papa, que faites-vous ? »

Le concerné termina de marmonner dans sa moustache brune bien brossée. Accroupi devant un placard ouvert, les manches de sa chemise blanche retroussée, il resta silencieux en regardant sa fille unique. Elle lui ressemblait beaucoup, de ses yeux noirs jusqu'à ses cheveux bruns, et sa peau halée. De sa défunte mère... on ne lui retrouvait que le nez en trompette.

« — Je compte, très chère.

— Quoi donc ?

— Les petites souris qui se cachent ici. »

Elizabeth se mit à rire, sa voix claire faisant sourire son père.

« — Vous dites des bêtises !

— Il faut bien aider Monsieur le Chat dans sa mission quotidienne !

— Monsieur le Chat n'a pas besoin de nous...

— Pourtant, il me l'a demandé, à moi... »

La petite fille fit une moue incertaine... Est-ce qu'il disait vrai ?

« — Alors je vais vous aider, dit-elle en sautant de son tabouret.

— Vous pouvez m'aider en allant me chercher mon taille-mine, dans ce cas.

— Un taille-mine !

Le père hocha la tête.

— Dans mon bureau, il y en a un.

— Je reviens ! »

Elizabeth ramassa sa jupe, puis se pressa à courir dans les couloirs. Elle croisa sur sa route Monsieur Hervé, qui travaillait pour son père. Il n'eut même pas le temps de l'arrêter, qu'elle s'écria : « Je vais au bureau de mon père ! », alors il la laissa. Mademoiselle Elizabeth régnait sur ce Royaume qu'était leur grande maison. Elle était l'unique héritière des Sourciel, et le précieux bijou de son père. Il était donc normal qu'elle court et entre dans les pièces qu'elle souhaite !

Sauf... celle de leur grand trésor de famille. Puisqu'elle ne connaissait pas la fin de l'histoire de leurs ancêtres, il lui était encore interdit d'y passer. C'était une règle d'or, à laquelle elle n'avait jamais songé à déroger. Même si, parfois... Il lui semblait entendre le chant de l'eau, derrière.

Elizabeth s'arrêta subitement devant la porte du bureau, qu'elle se dépêcha d'ouvrir. Elle entra dans la pièce préférée de son père -puisqu'il y passait beaucoup de temps- et s'attela à sa grande recherche. Où se trouvait ce fameux taille-mine ? Papa devait s'y trouver, avant de descendre à la cuisine, car lorsque la petite-fille monta sur le fauteuil derrière le bureau, c'est le bazar qui accueillit ses yeux noirs.

Il y avait des feuilles étalées, dont les contenus différaient... Une lettre de grand-père, une autre de Tante Marthe, puis des cartes qui ne lui étaient pas vraiment familières. La première montrait le début de leur village, en haut à gauche, mais l'on voyait surtout de la verdure et la rivière traverser la plaine. C'était peut-être chez eux ? Mais la rivière... Elle ne ressemblait plus à ça, aujourd'hui.

A côté se trouvait un plan plus récent, et Elizabeth put lire « réaménagement du fleuve, supposément fin 1845 ». Comparé au dessin d'à côté, le cours d'eau semblait bien plus petit...

Les yeux de l'enfant s'arrêtèrent un temps sur les lettres, puis elle attrapa celle de sa Tante.. et s'exclama !

« — Le voilà ! »

Elizabeth s'empara du taille-mine, bien contente, puis jeta un œil au papier qu'elle tenait en main. C'était un message assez court, Tante Marthe aimait prendre régulièrement des nouvelles. Cependant... Elle resta intriguée, de ce qu'elle lut en diagonale : « Dépêche-toi de rendormir l'eau, tu as déjà perdu trop de temps. Il est temps de l'oublier, pour le bien de tous. »

La confusion la gagna, et elle voulut lire l'entièreté de la lettre... Mais son père l'appelant la décida à laisser tout ça en place. Elle reposa la plume de Tante Marthe, puis descendit du fauteuil jusqu'à sortir du bureau à petites foulées.

L'après-midi passa dès lors bien tranquillement, la soirée tout autant, et vint l'heure du coucher. La pluie battante continuait là-dehors, songeait l'enfant laissée seule depuis une quinzaine de minutes.

Papa était venu la border, lui assurer que la rivière resterait bien contenue derrière les murs, et que l'averse se terminera bientôt pour laisser place à de longs jours ensoleillés.

Lorsqu'il pleuvait, pourtant, Elizabeth peinait à dormir, et ce malgré les mots de son père. Elle rêvassait en écoutant les gouttes frapper ses volets, et le vent siffler dans le bois. Elle essayait de comprendre comment cette chose terrifiante qu'était l'eau, avait pu animer si passionnément Maman. Elle la revoyait posté à la grande fenêtre du grenier, muette et fascinée, à contempler la rivière déborder de son lit.

Si elle la questionnait, Maman lui répondait que l'eau était une force surnaturelle inarrêtable. Que, si l'envie lui prenait, pourrait-elle alors emporter toutes les maisons, et déchirer toutes les cartes de la ville pour qu'il n'existe plus aucune trace de leur vie ici. Humains, enfants, animaux, meubles, tous seraient emporté d'une seule grande vague, et personne ne pourrait rien y faire.

Elle lui avait demandé si elle ne trouvait pas cela terrible, et Maman avait répondu que c'était la plus belle mort possible, que leur famille possédait un don servant à la Libération. A ce moment-là, Elizabeth commença à avoir peur de l'eau. Elle raconta à son père les mots de sa mère, et il lui expliqua que ça n'était que de la philosophie, qu'il n'y avait pas à s'en faire.

Pourtant, il y a trois mois, Maman était décédée, noyée dans la rivière. On avait retrouvé ses vêtements au bord de celle-ci, et l'on trouva bien plus tard d'étranges poèmes à la gloire d'une mort purificatrice pour tous les habitants. Elle racontait avoir rencontré l'esprit de l'eau, et accepter d'ensevelir le village lors de sa réincarnation.

Elizabeth pensa alors naïvement au plan de réaménagement du fleuve de cet après-midi. Maman, et l'esprit de l'eau, n'aimeront décidément pas cette idée... Si ils l'apprenaient, que se passerait-il ?

La petite fille tenta de fermer les yeux dans un long soupir, elle se concentra sur le bruit de la pluie, le bruit de l'eau... Plic, ploc. De l'eau, comme fuitant d'un robinet.

... D'un robinet ?

Elizabeth rouvrit ses yeux et, redressa sa tête. La pénombre de sa chambre l'accueillit, et pourtant, il y avait ce petit bruit. Un petit bruit familier, qu'elle n'entendait que lorsqu'elle comptait les gouttes tombant dans l'évier. C'était le chant de l'eau, le chant que tous les Sourciel entendaient.

Mais elle ne vit rien, et sa porte était fermée... Elle se décida alors à se lever de son grand lit, pour s'aventurer à pas de souris dans le couloir. Le chant de l'eau continuait

dans son rythme régulier. Elle marcha au même tempo, jusqu'à arriver dans le salon à la porte entrouverte et-

« — Maman ? »

Une silhouette, postée à la fenêtre, se tourna à peine vers la petite voix. Elizabeth hoqueta de surprise, en écrasant son dos contre le mur. Là, une femme se tenait ! Translucide, droite, les cheveux lâchés, sans aucun vêtement. Elizabeth reconnut le nez retroussé de la figure presque transparente, c'était le sien ! Maman !

Tétanisée, elle manqua de hurler de peur lorsqu'une main de chair et de sang se posa sur son épaule. Lorsqu'elle leva la tête, elle reconnut son père, dont la mine était bien pâle. Il ne la regardait pas, il fixait cette personne inconnue qui les observait depuis sa place.

Un silence de plomb tomba... Elizabeth se sentit oppressée, jonglant entre les visages familiers de la pièce. Puis, finalement, la silhouette leva sa main. Ce n'est que maintenant, que l'héritière des Sourciel remarqua la grande feuille qu'elle tenait. C'était... un dessin, qu'elle reconnut. Le plan de réaménagement !

Doucement, elle leva son autre main, et déchira la feuille. Papa poussa un soupir fébrile, puis ramena sa fille contre lui, venant la placer dos à la femme.

« — Océane... dit-il, la voix fragile, Océane, tu es réveillée !... »

Elizabeth leva la tête, pour apercevoir le sourire étrange de Papa. Son visage semblait déformé par la peur, et le soulagement. Un mélange qu'elle ne comprit pas. Comment pouvait-on être si heureux, et si effrayé en même temps de quelque chose ? Était-ce vraiment Maman ? Pourquoi était-elle ainsi ? Pourquoi produisait-elle le chant de l'eau ?

Des questions sans réponse, car « Océane » n'ouvrit pas la bouche... La petite fille se tourna alors prudemment, pour la regarder. La femme sans voix détourna la tête à nouveau, peu à peu, jusqu'à regarder dehors l'averse.

« — Océane, rappela Papa, le timbre désespéré, Océane, nous reconnais-tu ?... »

Il n'y a que la pluie qui lui répondit. Une pluie de plus en plus dense, là-dehors. Si dense même, qu'Elizabeth ne discernait plus les formes. Ca tomba fort, si fort ! Le chant était puissant, songea-t-elle. Finalement, Papa la lâcha, et se précipita jusqu'à la silhouette toute faite d'eau.

La petite Sourciel se tourna vivement vers eux, tandis que son père tomba à genoux devant Océane. Il lui attrapa la main par les deux siennes, poussant des plaintes dignes d'un animal blessé.

« — Je t'en conjure, reconnais-nous ! Reconnais ta famille, reste avec nous... Tu es devenue celle que tu voulais, alors ne pars plus ! »

La pluie était si forte ! Elizabeth leva ses mains à ses oreilles, le coeur battant. Sous les coups des lourdes gouttes, un carreau de fissura. Alors, l'enfant prit peur, et s'enfuit du salon. Elle courut à grandes enjambées et, toute essoufflée, elle regagna sa chambre dont les volets avaient cédé sous la force de l'eau.

Elle se précipita jusqu'à sa fenêtre, plissant alors les yeux pour discerner, tant bien que mal derrière ce rideau opaque, les murs de la ville que son père vantait comme indestructibles. Pourtant, sous ses yeux, ils se fissurèrent, et fissurèrent encore...

Jusqu'à s'effondrer sous le joug d'une vague immense.